

MAURICE SACHOT

Discipliner, *mais à quel prix?*

Aujourd'hui, le terme de « discipline » ainsi que les institutions et les pratiques qu'il recouvre n'ont pas bonne presse. A entendre les critiques qui sont adressées à l'enseignement, quel qu'en soit le niveau, il n'en est aucune qui soit plus grave que sa distribution en « disciplines ». Comme matrice unique de tout enseignement, la discipline est même considérée par d'aucuns comme la tare originelle dont découlent tous les autres travers du système éducatif. D'où, pour s'en libérer, l'appel fait à la « transdisciplinarité » ou à l'« interdisciplinarité », appel dont Edgar Morin est l'un des hérauts les plus représentatifs¹. La discipline se présente donc pour la médiologie à la fois comme l'unique voie possible et une impasse, la seule chance de réussite et le risque d'un échec pratiquement programmé d'avance. Perspective vraiment peu engageante...

1. E. Morin, *La méthode*, (vol. I-IV), Paris, Seuil, 1977-1995. Cf. encore B. Nicolescu, *La transdisciplinarité*, Paris, éd. du Rocher, 1996.

A dire vrai, une telle constatation n'est pas pour surprendre le médiologue. La question de la « disciplinarisation » de la médiologie ne se pose pas pour lui en termes manichéens. Il n'y a pas, d'un côté, un projet intellectuel et théorique gratifié de toutes les qualités intellectuelles et morales et, de l'autre, un dispositif institutionnel, grevé de tous les défauts. Le premier n'est pas ange et l'autre démon. Les deux peuvent être simultanément l'un et l'autre ². Il n'y a pas davantage entre eux de rapports d'antériorité et de postérité, d'intériorité et d'extériorité. La discipline n'est pas le vecteur externe, nécessairement limité, défectueux et avilissant, d'une médiologie qui serait de soi un projet pur, parfait et noble. Elle n'est pas une structure socio-technique dont celle-ci pourrait se servir comme d'un instrument sans en être affectée autrement qu'en termes d'influence, positive et négative. Elle est bien son principal vecteur interne. Elle est constitutive du projet lui-même. Pour la médiologie, « l'objet de la transmission ne préexiste pas à l'opération de sa transmission ³ » et « le transport transforme ⁴ », ou, si l'on préfère, le milieu n'est pas extérieur à la transmission. Tous deux se surdéterminent mutuellement, dans une tension dont l'aboutissement – le message propre de la médiologie ou la médiologie comme discipline instituée – sera nécessairement, s'il réussit, un double renversement : celui du projet médiologique initial et celui du vecteur disciplinaire.

2. Ce qui rend possible le message rend probable sa perversion ; ou, en langage critique, les conditions de possibilité de l'acheminement sont aussi celles du détournement. [...] Tout médium est la meilleure et la pire des choses », R. Debray, *Transmettre*, *op. cit.*, p. 68.
 3. *Ibidem*, p. 37.
 4. *Ibidem*, p. 49.
 5. A. Rey (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires le Robert, 1^{re} éd., 1992, p. 610.

Matière et branche

Pour caractériser de manière un peu plus précise ce qu'est le vecteur disciplinaire, en attendant qu'il fasse l'objet d'une étude médiologique de plus grande envergure, il peut être éclairant de partir de l'une de ses composantes vectorielles importantes qu'est la langue. Si l'on se fie au *Dictionnaire historique de la langue française*, édité sous la direction d'A. Rey, « discipline » au double sens de « matière d'enseignement » et de « branche de la connaissance » serait attesté depuis 1370 ⁵. De là à penser que le terme ne fait que reprendre *disciplina* latin, lequel atteste bien ces deux sens, et que l'on peut ainsi remonter en ligne droite jusqu'au sens aristotélicien d'*épistémé*, il n'y a qu'un pas que, pourtant, l'on se gardera bien de franchir. Notre « discipline » a sans doute quelque chose à voir avec la conception aristotélicienne de la connaissance et de la science. Mais cette « filiation » ne s'effectue pas en ligne directe : trop de ruptures, de reprises et de surdéterminations diverses ont marqué l'histoire de la pensée et des langues en Occident pour qu'on puisse procéder à

un tel raccourci. En fait, comme l'a fait observer A. Chervel⁶, l'usage du terme « discipline » au sens de matière d'enseignement et de science ne date que d'une centaine d'années⁷. Jusqu'alors, dans le milieu éducatif, il ne signifiait que « la police des établissements, la répression des conduites préjudiciables à leur bon ordre, et cette partie de l'éducation des élèves qui y contribue⁸ ». Quant aux *realia* que ce terme allait désigner et, donc, redéfinir, elles étaient jusqu'alors nommées « cours », « branches », « parties », « enseignements », « matières d'enseignement », « facultés » ou « sciences ».

D'après A. Chervel, son application à l'enseignement proprement dit s'est fait en plusieurs étapes. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, il est d'abord utilisé au singulier, au sens de « gymnastique intellectuelle », que C. Hippeau définit comme « le développement du jugement, de la raison, de la faculté de combinaison et d'invention⁹ ». Dans une seconde étape, il « passe du général au particulier, et en vient à signifier une “ matière d'enseignement susceptible de servir d'exercice intellectuel ”. [...] On peut parler désormais, au pluriel, des différentes disciplines¹⁰ ». A. Chervel estime que ce passage ne s'est pas produit avant les premières années du XX^e siècle. Mais l'attestation la plus ancienne que nous ayons trouvée, pour notre part, date de 1892. Et il peut être significatif de remarquer que le terme sert à qualifier l'enseignement du lycée en tant qu'« il doit se proposer uniquement de donner une forte instruction générale, littéraire, philosophique et scientifique¹¹ ». De là, le terme « disciplines » (au pluriel) s'est très rapidement étendu à toute matière d'enseignement, quel qu'en soit le niveau, ainsi qu'aux sciences proprement dites, rendant désuètes et caduques la plupart des autres appellations. Enfin, dans une dernière étape que ne mentionne pas A. Chervel, les disciplines universitaires, qui sont aussi des disciplines de recherche (des « sciences »), prolifèrent et se subdivisent continuellement en une multiplicité de branches également qualifiées de « disciplines ».

Le résultat actuel de cette évolution historique est que, lorsque nous usons du terme de « discipline », nous amalgamons ces différents sens, voire nous les redistribuons selon une hiérarchie inverse qui en modifie profondément le sens. L'image première et fondatrice que ce mot évoque n'est plus celle du lycée mais celle d'une recherche savante hautement spécialisée, de celle qui fait progresser la connaissance dans un domaine extrêmement pointu. Sont principalement mises en exergue l'innovation (plus que l'invention) et la scientificité de la démarche, à savoir la rigueur procédurale dans le suivi du protocole de l'investigation et de sa démonstration. La discipline, comme science, est perçue comme une activité purement intellectuelle, une œuvre

6. A. Chervel, « L'histoire des disciplines scolaires : Réflexions sur un domaine de recherche », *Histoire de l'éducation*, n° 38, p. 60-64.
 7. *Ibidem*, p. 60-64.
 8. *Ibidem*, p. 60.
 9. C. Hippeau, *L'éducation et l'instruction considérées dans leurs rapports avec le bien-être social et le perfectionnement de l'esprit humain*, Paris, 1885, p. 16. Cité d'après A. Chervel, *op. cit.*, p. 63.
 10. A. Chervel, *op. cit.*, p. 63.
 11. V. Basch, « De l'enseignement des langues modernes », *Revue universitaire*, t. I (1892), p. 388.

de l'esprit. Sans doute y a-t-il quelques sociologues, et maintenant médiologues, pour pointer la part déterminante que prennent, dans toute discipline savante, les structures socio-techniques et des idéologies constituées, parmi lesquelles le scientisme n'occupe pas la dernière place. Il n'empêche. La science apparaît comme la fée souveraine de la connaissance.

Au départ, la discipline « générale » justifiait, de par son regard spécifique sur le monde, une investigation propre. Mais celle-ci, en raison de la logique de scientificité, a généré une multitude de (sous-)disciplines. Aussi n'est-elle plus guère qu'une simple rubrique. La philosophie, l'histoire, la géographie, les lettres, la sociologie, la physique, la mathématique..., autant de regards différents qui, sans doute, n'ont jamais eu la prétention de faire système, de donner une vision totale et unifiée du monde, mais qui, désormais, ne sont presque plus que des noms sans consistance propre. Il n'y a plus de lettres françaises, classiques ou étrangères, mais de la linguistique, de la sémantique, de la phonologie, de la phonétique, de la pragmatique, etc. Distinctions sans doute encore trop larges. Chacune de ces disciplines se décline au pluriel : la linguistique, par exemple, en linguistiques générale, synchronique, diachronique, spécifique, appliquée..., chacune de ces dernières se fractionnant encore au gré des écoles, des courants et des théories. Les disciplines générales universitaires, dont l'unicité et la spécificité sont encore représentées par la discipline lycéenne et son unique professeur, ne sont plus fondatrices, mais vaguement fédératrices.

Ce glissement est tel que, très souvent, l'une de ces sous-disciplines remplace la discipline générale dans sa fonction d'orientation. Dans le domaine pris pour exemple – les lettres –, la linguistique (si ce n'est une linguistique particulière) préside le plus souvent aux destinées de toute la discipline, par le biais du CNU, des habilitations, des nominations, des associations, etc. Le même phénomène se reproduit en didactique des disciplines, dans laquelle sont formés les enseignants des disciplines générales. Celles-ci ne sont plus la référence. Les disciplines savantes leur ont été substituées. De ces disciplines particulières, on pense déduire – *horresco referens* –, par une technique dite de transposition didactique, le niveau de discursivité selon lequel les disciplines générales, voire les matières de l'enseignement primaire, seront enseignées ! Les « savoirs » qui en résultent sont des savoirs morcelés et sans consistance, parce qu'ils sont détachés de la discipline générale qui leur donne signification et qui leur permet d'assurer, en même temps qu'une construction du regard sur le monde, une formation du jugement. Ils deviennent alors disponibles pour d'autres surdéterminations : beaucoup sont prêts à

les réinvestir dans ce que l'on appelle « les pratiques sociales de référence », à les traiter comme éléments de formation professionnelle (des compétences) dont la clé et la cohérence appartiennent totalement à l'institution qui emploiera le formé (ce que sont les fameux référentiels de formation), alors qu'une discipline, par la maîtrise qu'elle est censée assurer, n'appartient qu'à celui qu'elle a formé. D'autres tentent de suppléer à la perte de la discipline générale en recourant à l'inter- ou à la transdisciplinarité. Leur souci est sans doute louable. Mais cette forme de remédiation pédagogique est artificielle et manque d'assise épistémologique. Elle ne part pas d'un objet ou d'un thème pour retrouver la dynamique intellectuelle qui fonde les différentes disciplines générales pouvant éclairer cet objet ou ce thème. Elle ne cherche pas à retrouver la démarche épistémologique qu'a pu masquer le foisonnement disciplinaire que celle-ci a légitimement suscité. Elle part des multiples sciences actuelles, prises à divers champs épistémologiques (ou disciplines générales), pour les fédérer en réseaux de significations. Or, à moins de faire appel à un discours de vérité qui se prétendrait supérieur aux sciences et qui les transcenderait (comme celui d'une religion, par exemple), rien, si ce n'est une nouvelle discipline générale, ne peut légitimer un tel regroupement.

Médiologie, recherche et formation

12. A.-F. Chalmers, *Qu'est-ce que la Science ? Récents développements en philosophie des sciences*, Paris, La Découverte, 1987.

13. G. Fourez, *La Construction des sciences*, Bruxelles : De Boeck Université, 2^e éd., 1992, p. 154.

14. Cf. B. Latour, *La science en action*, Paris, La Découverte, 1989.

Si l'on en croit les épistémologues, notamment ceux du courant de la socio-épistémologie, il n'y a pas un modèle archétypal de la science auquel il suffirait de se conformer pour être une science effective. Il n'y a pas de modèle *a priori* de la science. D'ailleurs, « nous n'avons pas besoin d'une catégorie de "science" par rapport à laquelle une partie du savoir pourrait être proclamée "science" ou dénigrée comme "non-scientifique" ¹² » et « ce n'est pas le rôle d'épistémologues ou d'historiens de décider de ce qui est scientifique : cela se fait directement dans le débat scientifique ¹³ ». Le médiologue ne saurait partager entièrement une telle position. Une épistémologie de la science qui ne serait qu'une description de la science telle qu'elle se fait ¹⁴ serait-elle encore une épistémologie ? Ne reviendrait-elle pas, en refusant de porter un regard critique et en laissant chaque science se replier sur elle-même, à cautionner ce que récuse précisément toute démarche scientifique, à savoir l'emprise de l'intérêt, des influences, de l'opinion, de la croyance, de l'idéologie et de toute forme d'orthodoxie, même s'il est impossible de s'en libérer totalement et définitivement ? Ce n'est pas de la sorte que peut être

préservée l'autonomie légitimement revendiquée d'une recherche scientifique.

Deux images prédominent dans la représentation que nous nous faisons ordinairement de la science. La première est celle du chercheur, de l'homme original et inventif tout entier consacré à son activité de recherche, mobilisant toutes ses énergies et ses capacités intellectuelles pour faire progresser la connaissance. La seconde, sur laquelle insistent plus volontiers les épistémologues et les scientifiques, est celle de la scientificité elle-même, de la forme discursive et éventuellement technique et expérimentale que la démarche scientifique doit suivre pour être considérée comme légitime et valide, pour produire un propos pouvant être considéré comme vrai. Ces deux images, qui ne sont pas exemptes d'une visée médiologique (au sens d'opération de légitimation et de publicité), ne sont pas contradictoires. Mais lorsqu'elles sont associées, le chercheur tend à disparaître comme sujet personnel, comme être-au-monde, pour n'être plus qu'un sujet épistémique, qu'une pure capacité cognitive, sorte de double ou de reflet subjectif du véritable sujet objectif que serait la science elle-même en train de se faire, comme emportée par une logique interne et autonome. Même prises ensemble, ces deux images masquent cependant une troisième dimension de la science. Dans les débats sur la scientificité – mais non dans les instances de décision –, l'impasse est régulièrement faite sur tout le dispositif technique, institutionnel, politique, humain, logistique, financier, idéologique, social... qui conditionne pourtant la recherche de l'intérieur. Comme si cela relevait de la simple intendance, d'une instrumentation externe dont le chercheur n'aurait pas à s'occuper parce que ce serait à la société de la lui fournir. Comme si de l'intégrer explicitement dans sa démarche était une chose avilissante.

Pour le médiologue, tout ce dispositif « instrumental » fait partie intégrante de la discipline, depuis le plus simple élément d'ordre technique jusqu'aux politiques et les idéologies. « Les systèmes cognitifs de chaque époque se construisent en fonction des “technologies de l'intelligence” disponibles ¹⁵ ». Une discipline est tout entière un dispositif de médiation, une structure socio-technique de production et de transmission de connaissances. Elle l'est pour le chercheur, à l'intérieur de sa propre activité pour tenter d'appréhender intellectuellement le monde. Elle l'est pour la communauté scientifique constituée par l'ensemble des autres chercheurs, y compris ceux des autres disciplines. Elle l'est pour la société tout entière, impliquée et intéressée par les résultats des travaux. Les trois niveaux – personnel, intellectuel et institutionnel – sont nécessaires à la constitution de la discipline : l'intime conviction du chercheur, sans une élaboration spéculative et objective qui la sou-

15. R. Debray, *Transmettre, op. cit.*, p. 77.

mette à la critique d'autrui, n'est qu'opinion et préjugé. L'élaboration systématique sans sujet ni institution n'est que technique procédurale. L'institution seule (quelles qu'en soient les formes, extrêmement multiples et souvent imbriquées les unes aux autres) n'est qu'autorité. De même, aucune de ces trois composantes ne peut réduire les deux autres à une fonction instrumentale. On aboutit alors, si c'est le premier vecteur qui met les deux autres à son service, à une idéologie, si c'est le second, à une orthopraxie, et si c'est le troisième, à une orthodoxie ¹⁶. La scientificité résulte de ce que chaque composante exerce une fonction critique sur chacune des deux autres.

Du point de vue épistémologique, une discipline générale de recherche et de formation résulte d'une prise de position initiale et singulière, d'une interrogation spécifique sur le monde qu'un sujet humain, rejoint par d'autres, prend et formule à un niveau de conceptualité qui transcende toutes les disciplines qu'elle est amenée à fonder ou à intégrer et qui lui donneront corps. Cette prise de position originale définit son principe d'intelligibilité, sa matrice singulière. Pour la médiologie, elle est de considérer les différentes sociostructures de médiation justement *en tant que* médiations. Sa mise en œuvre heuristique s'effectue nécessairement par la constitution de disciplines internes spécifiques, en fonction soit des médiations envisagées (médiologie de l'art ¹⁷, de la littérature, de l'éducation ¹⁸, de la religion ¹⁹, des idéologies, etc.), soit de constituants considérés comme fondateurs de ces médiations, soit encore de problématiques particulières que feront surgir leur analyse ²⁰. Cette autonomisation de la discipline est relative. Bien d'autres disciplines existantes sont également mises à contribution, sans que l'on puisse établir un système fixe de relations et de dépendances, la connaissance ne pouvant jamais être considérée dans la figure de la totalité, figure que l'image de l'arbre voudrait pourtant accréditer. Beaucoup ne fourniront que des procédures et des résultats. Quelques-unes pourront être considérées comme constitutives des cursus de formation du médiologue, soit parce qu'elles auront le même objet que la médiologie (les sciences de la communication pour la communication, les sciences des religions pour les religions, etc.), soit parce que, de manière plus centrale encore, elles ont la médiologie pour objet (comme l'épistémologie ou l'histoire). Comme pour les autres disciplines générales, le médiologue ne sera pas spécialiste de toutes les disciplines. Jouer les Pic de la Mirandole est une supercherie. Par contre, ce qui distingue une formation disciplinaire de la simple culture ou érudition (simple somme de savoirs) comme du bricolage (simple somme de compétences), c'est, comme l'exprime le terme « discipline » de manière métaphorique, la maîtrise d'un

16. Ces trois composantes (personne, connaissance et institution) pourraient bien former la trilogie fondamentale qui constitue toute « organisation matérialisée » (cf. R. Debray, *Transmettre*, op. cit., pp. 26-33) dans la culture occidentale, trilogie que le christianisme a surdéterminée théologiquement (cf. M. Sachot, *L'invention du Christ. Genèse d'une religion*, Paris, Odile Jacob, 1998, pp. 215-225) et dont une discipline scientifique représente une version sécularisée par laïcisation.

17. Cf. R. Debray, *Vie et mort de l'image. Une histoire du regard en Occident*, Paris, Gallimard, 1992.

18. Cf. R. Debray, *Loués soient nos seigneurs. Une éducation politique*, Paris, Gallimard, 1996, et *Par amour de l'art. Une éducation intellectuelle*, Paris, Gallimard, 1998.

19. Cf. M. Sachot, *L'invention du Christ*, op. cit.

20. Cf. les thèmes des premiers *Calhiers de médiologie*

faisceau de « disciplines » internes, maîtrise qui est telle qu'elle structure le regard du formé, qu'elle transforme en aptitude les compétences et les savoirs acquis. Ainsi sera-t-il en mesure de l'enseigner et de la faire progresser. Si donc, dans son projet général, la médiologie est singulière, comme toute autre discipline générale, elle est plurielle dans sa mise en œuvre.

La période initiale de la constitution d'une discipline est ordinairement qualifiée de phase préparadigmatique, parce qu'elle n'est pas encore une discipline universitaire formant des spécialistes, que ceux qu'elle rassemble proviennent de disciplines avoisinantes et que les procédures intellectuelles qui vont former le paradigme de sa matrice n'ont pas encore reçu une forme standardisée et normalisée. Il appartient donc à la médiologie, si elle veut se constituer en discipline autonome, de réussir la « coupure épistémologique » initiale. Il est nécessaire, pour cela, que le propos intellectuel qu'elle se donne, tant du point de vue de son objet que de celui de ses méthodes, condense et traduise en projet scientifique une attente déjà présente dans la culture du temps.

Cette chance est réelle, s'il est vrai que « nous sommes entrés dans les temps neufs de l'intelligence des choses humaines », que l'étude des collectifs « aborde non plus la culture, ni la culture matérielle, mais, ce qui est différent, les *matérialités de la culture* ²¹ ». Les formes de médiations se sont diversifiées et intensifiées. La matérialité de leur support a changé de nature, prenant même, avec le virtuel, la forme de l'immatérialité : « Le cyberspace autorise un dispositif de communication tous-tous en forme de monde virtuel inachevé à la construction duquel chacun de ses habitants peut contribuer ²². » Nous sommes entrés dans la vidéosphère. Dans le même temps, les disciplines qui ont pour objet les diverses formes de médiation ont réduit leur propos, pour cause de scientificité, à des niveaux de discursivité qui ne rendent pas compte – ou bien peu – de leur fonction médiatrice. Plus profondément encore, les modèles historiques majeurs de systèmes médiologiques, le christianisme et ses formes sécularisées (les idéologies constituées), par leur retrait même (lequel est certainement en lien avec l'entrée de la vidéosphère, puisque le catholicisme a partie liée avec la logosphère et le protestantisme avec la graphosphère), introduisent une distanciation et autorisent la prise de conscience de la culture médiologique dont ils nous ont pétris.

La rupture que la médiologie enregistre, en même temps qu'elle la provoque, peut donc être considérée comme l'achèvement et la radicalisation du mouvement des Lumières. Il ne s'agit rien moins que de rompre avec le modèle platonicien théologiquement surdéterminé qui régit encore notre compréhension des fonctions sociales supérieures, modèle qui nous fait saisir le

21. R. Debray, *Ibidem*, p. 30. Voir aussi, *Manifestes*, op. cit., chap. IV

« Vers une écologie des cultures », pp. 138-163.

22. P. Lévy, « L'hypercène. De la communication spectaculaire à la communication tous-tous », *La querelle du spectacle, Les Cahiers de médiologie*, 1, 1996, p. 138.

monde, d'une part, selon une dichotomie entre spirituel et corporel, immatériel et matériel²³, etc., et, d'autre part, de comprendre le second terme de cette dichotomie comme une application du premier. Selon cette perspective philosophico-théologique, la transmission qui caractérise toute fonction sociale symbolique est d'abord perçue comme un projet d'ordre intellectuel et spirituel et le monde matériel seulement comme un support, sans doute nécessaire, mais externe et sans incidence sur le fond. De la sorte, nous nous interdisons de penser toute religion, idéologie ou autre institution symbolique pour ce qu'elles sont : des productions humaines. Nous sauvegardons *a priori* la possibilité de l'intervention divine dans l'histoire et continuons à percevoir ce qui est le propre de l'homme dans la figure du divin et de la transcendance. « Personne ne dit qu'en tout philosophe sommeille un théosophe²⁴ ». Et pour sauver cette fiction, nos explications dévient sur le rôle tenu par des *facteurs*, sur les conditions psychologiques, sociales, économiques ou autres, qui ne peuvent être que des adjuvants ou des opposants. C'est justement cette dichotomie que la médiologie entend problématiser et, si possible, dépasser en se situant « au cœur du sujet »²⁵. Pour ce faire, elle invite à regarder le doigt par lequel le sage montre la lune²⁶. Ou, plus exactement, puisque le sage appartient à un dispositif de médiation, elle cherche à savoir ce que le sage dit de la terre en montrant la lune, ce qu'il cache en même temps qu'il révèle. Dans l'angéologie, par exemple, elle voit une justification idéologique de la hiérarchie ecclésiastique, une façon d'organiser la cité terrestre en présentant le ciel comme véritable enjeu²⁷.

Le vecteur disciplinaire se présente donc pour la médiologie sous plusieurs formes. La seule qui puisse lui permettre de se constituer est celle que nous avons appelée discipline générale de formation et de recherche, même si, actuellement, elle est faiblement structurante dans les autres disciplines. Les autres formes ne peuvent que conduire à l'atomisation, à des savoirs disparats et sans grand intérêt. Les difficultés les plus grandes viendront de ce qui est déterminant, mais masqué, dans toute médiation et que la médiologie veut justement mettre au jour : toute la composante socio-technique et institutionnelle. L'Université n'est sans doute pas encore disposée à lui faire une place. La médiologie, de par son objet et sa perspective, ne peut pas ne pas inquiéter tout pouvoir, de quelque nature qu'il soit. Il lui faudra se débattre comme discipline pour ne pas avoir à se coucher devant les institutions qui seront prêtes à la reconnaître et à la financer, à la condition qu'elle participe activement à leur légitimation.

23. Le dualisme est, avec les spiritualismes, l'humanisme, l'individualisme et le modernisme, l'un des « cinq dragons entre la technique et nous » (R. Debray, *Cours*, *op. cit.*, troisième leçon, pp. 63-88).
 24. R. Debray, *Manifestes*, *op. cit.*, p. 107.
 25. R. Debray, *Transmettre*, *op. cit.*, p. 74.
 26. R. Debray, *Ibidem*, p. 161.
 27. Voir l'analyse remarquable que fait à ce sujet R. Debray, *Transmettre*, *op. cit.*, pp. 53-71